Quinzième Année. — N° 2350 Première Edition. — 15 Centimes. Mercredi 25 Janvier 1871

BUREAUX : RUE NAIN, 1.

Roubaix, Tourcoing :
Trois mois. . . . . 12 f. »
Six mois. . . . . 23 »
Un an . . . . . 44 »

L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT : A. REMOUX

Le Nord de la France :
Trois mois. . . . . 15 f. »
Six mois. . . . . 26 »
Un an . . . . . 52 »

ANNONCES : 15 centimes la ligne.
RÉCLAMES : 25 centimes.
— On traite à forfait. —

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1 ; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place ; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée.
A PARIS, chez MM. Havas, Laffite-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8 ; A BRUXELLES, à l'*Office de Publicité*, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 24 JANVIER 1871

Voir aux dernières nouvelles

Dépêches télégraphiques

(Service particulier du *Journal de Roubaix.*)

Lille, 23 janvier.

Inspecteur des télégraphes à M. le ministre Gambetta.

Je suis chargé de vous faire la communication suivante, résumé des dépêches reçues de Dijon le 22, dans la soirée:

11 heures matin par Spullers.

Hier, combat sur toute la ligne, lutte non décisive, mais, suivant l'expression de Garibaldi, glorieux pour tout le monde, Garibaldiens et mobilisés.

6 heures 12 soir, par Spullers

Nos troupes ont montré grande bravoure, étaient victorieuses dès trois heures sur tous les points, l'ennemi en fuite a abandonné de fortes positions de Haute-ville, Aix, Plombières, avec grand matériel et prisonniers.

5 heures 1/2 soir, par Garibaldi.

Aujourd'hui combat moins sérieux que hier mais décisif, l'ennemi est en pleine retraite et poursuivi par les nôtres.

5 heures 3/4, par le préfet de Dijon.

A quatre heures, les Prussiens avaient entièrement disparu dans la direction d'Arcy; Garibaldi est rentré à Dijon aux acclamations d'une foule immense qui s'est portée à sa rencontre.

On signale un fait de cruauté inouï commis à Haute-Ville par les Prussiens sur une de nos ambulances, neuf médecins et infirmiers auraient été massacrés malgré leurs insignes.

Pour copie conforme :
Le préfet du Nord,
P. LEGRAND.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

Gouvernement de la Défense nationale

Le Membre du gouvernement de la Défense nationale, ministre de l'intérieur et de la guerre.

En vertu des pouvoirs à lui délégués par le gouvernement, par décret en date de Paris du 1er octobre 1870;

Arrête :

M. l'intendant en chef Joseph Richard est nommé inspecteur général, à titre provisoire, et prend avec l'administration de l'armée du Nord, celle de la division militaire.

Signé : LÉON GAMBETTA.

Arlon, 23 janvier.

Le bombardement de Longwy continue avec fureur, nuit et jour, avec des batteries de gros calibre. La place répond faiblement.

Dépêches prussiennes

Versailles 22 janvier

Officiel. — Devant Paris, le bombardement de Saint-Denis a eu de bons résultats.

Le 22, le feu ennemi s'y est tû presque complètement.

Dans Saint-Denis ainsi que dans Paris, on a aperçu plusieurs incendies.

Une colonne volante, sous le colonel Dobschutz, a dispersé, dans les environs de Bourmont, sur la haute Meuse, les gardes mobiles.

L'ennemi a perdu plus de 180 hommes.

Nous avons eu quatre hommes blessés.

Le général Treskow annonce de Bourogne, le 22, que, dans la nuit du 21 au 22, les tranchées contre les Perches, dans la ligne de Danjoutin jusqu'à Pérouse, ont été ouvertes sans que les assiégeants aient éprouvé de pertes.

Londres, 23 janvier.

Le *Times* publie le télégramme suivant :

Versailles, 22 janvier.

« Le bombardement de Paris a continué la nuit dernière avec intensité; mais sans résultats apparents. »

Saarbruck, 23 janvier.

A l'occasion de l'acceptation de la dignité impériale, le roi a adressé à l'armée l'ordre du jour suivant :

« En ce jour mémorable pour moi et pour ma maison, je prends, d'accord avec les princes Allemands et de l'approbation de tous les peuples allemands, avec la position du roi de Prusse celle d'empereur d'Allemagne.

» Votre bravoure et votre persévérance desquelles je vous ai exprimé à diverses reprises ma pleine reconnaissance ont accéléré l'œuvre de l'union intérieure de l'Allemagne.

» Rappelez-vous toujours que le sentiment de l'honneur, de la confraternité, de l'obéissance et de la bravoure rend l'armée grande et victorieuse. Conservez ces sentiments, alors la patrie vous regardera toujours comme aujourd'hui avec orgueil, et vous serez toujours son bras vaillant. »

Le cercle des assiégeants autour de Belfort se resserre de jour en jour. Après avoir emporté successivement les positions dominantes au sud et à l'ouest de la forteresse, le général Treskow a pris dans la nuit du 20 au 21 janvier, après un combat qui, de l'aveu des commandants des forces prussiennes, a coûté à celles-ci des pertes importantes, les positions retranchées de Pérouse au nord-est de la forteresse. Les batteries nouvelles, établies à Damjoutin, battent directement le château de Belfort.

Le corps poméranien que le général Zastrow amène de Paris pour renforcer l'armée de l'Est, paraît déjà avoir atteint Dijon et menace ainsi de couper la ligne de retraite de Bourbaki sur Lyon. Un télégramme de Bordeaux nous signale un coup de main tenté par un corps prussien sur Dijon. L'opération n'aurait pas réussi. La bataille devait recommencer le lendemain, 22. C'est évidemment l'avant-garde de Zastrow qui était aux prises avec le corps de Garibaldi, et l'affaire sera probablement devenue générale hier.

(*Indépendance*).

BATAILLE DE SAINT-QUENTIN.

RAPPORT.

Lille, le 23 janvier 1871

Monsieur le ministre,

J'ai l'honneur de vous adresser un rapport sommaire sur la bataille de Saint-Quentin.

Comprenant la nécessité de marcher en avant pour favoriser la sortie de l'armée de Paris, je me portai, à partir du 16, vers le Sud-Est pour tourner l'armée qui m'était opposée et menacer la ligne de la Fére, Chauny, Noyon, Compiègne. J'étais sûr d'attirer sur moi des forces écrasantes, mais il est des circonstances où il faut savoir se dévouer.

C'est devant Saint-Quentin que je me heurtai contre la masse de troupes prussiennes venues de Reims, de Laon, de La Fère, de Ham, de Péronne, de Paris, d'Amiens et de la Normandie.

Comme je vous l'ai dit dans mon télégramme du 20 janvier, l'armée du Nord qui a fait preuve de la plus grande bravoure, maintint complètement jusqu'au soir ses positions qui étaient très bonnes ; mais alors l'arrivée continuelle de troupes fraîches de l'ennemi et l'épuisement des nôtres, rendirent nécessaire l'ordre de se mettre en retraite sur Cambrai.

Le corps du Général Lecointe fut dirigé sur la route de Câteau, celui du général Paulze d'Ivoy sur celle du Câtelet, puis, avec la cavalerie, je pris une route intermédiaire, celle qui passe à Monbrehain.

Deux têtes de colonne des Prussiens entrèrent alors à Saint-Quentin, l'une par la route de La Fère, l'autre par la route de Paris.

L'ennemi se mit à ramasser : 1° les blessés; 2° les hommes trop nombreux qui, sous différents prétextes, étaient restés en ville, au lieu d'être à leur place de bataille; 3° tous les malheureux qui, harassés de fatigue et souffrant de la faim après quatre jours de marches forcées et deux jours de combats, ne pouvaient pas fournir une retraite de onze lieues dans la boue, par une nuit froide et obscure; 4° enfin quelques-uns de ces braves soldats qui se dévouent dans les arrière-gardes pour protéger une retraite.

A cela se réduisent tous leurs trophées. Ils ne nous ont pas fait de prisonniers sur le champ de bataille et nous avons ramené intactes nos douze batteries divisionnaires et nos trois batteries de réserve.

Nos quatre divisions étant réduites par six semaines d'opérations et de combat à 6 ou 7 mille hommes chacune, nous n'avions guère que 25,000 combattants à la bataille de St-Quentin.

La première armée allemande ayant été renforcée de plusieurs corps, devait compter au moins des forces doubles.

Malgré ce revers, j'espère que l'armée du Nord pourra prouver dans quelques jours que cette fois encore elle n'est pas réduite à l'impuissance.

Veuillez agréer, monsieur le ministre, l'assurance de mon profond respect.

Le Général commandant en chef de l'armée du Nord,
Signé : FAIDHERBE.

On lit dans la *Gazette de Cambrai* :

L'occupation de Saint-Quentin par nos troupes n'a pas été de longue durée.

Nos soldats qui avaient combattu toute la journée avec avantage dans les environs de cette ville furent attaqués vers trois heures de l'après-midi par un corps ennemi composé de troupes fraîches, arrivées en toute hâte d'Amiens et de Paris avec une forte artillerie.

Les hauteurs qui avoisinent Saint-Quentin commencèrent alors à vomir le feu, le fer et la mitraille sur cette infortunée cité, sur les villages environnants, dont deux furent incendiés et sur l'aile gauche de notre armée : celle-ci, malgré des prodiges de valeur, fut forcée de battre en retraite. Nous employons à dessein cette expression, parce que lorsqu'une retraite est honorable, il faut l'avouer franchement.

Tel est aujourd'hui le cas : nos troupes ayant eu pendant trois heures à soutenir la lutte contre des ennemis quatre fois supérieurs en nombre.

La retraite s'opéra donc en bon ordre.

Canons, munitions, vivres, tout a pu être sauvé, à l'exception d'un seul canon, une pièce de marine qui avait été démontée.

Nous avons éprouvé de grandes pertes pendant ces deux jours de combat, car il ne faut pas oublier que, la veille, pendant toute la journée ce même corps d'armée s'était battu entre Saint Quentin et Péronne, du côté de Vernand.

Mais si nos pertes sont importantes, celles de l'ennemi, au dire de tous les témoins oculaires que nous avons interrogés, sont beaucoup plus considérables.

Aussi, pouvons-nous démentir le bruit qui avait couru d'un échec de l'armée de Faidherbe et devons-nous seulement constater que par prudence, ou pour éviter une perte inutile d'hommes et de matériel, le général en chef a cru devoir ordonner la retraite.

De là, l'évacuation de Saint-Quentin

Vendredi, vers deux heures de l'après-midi, une colonne prussienne forte d'environ deux cents hommes, infanterie, cavalerie et deux ou trois pièces d'artillerie était signalée non loin de Masnières, sur la route de Saint-Quentin à Cambrai.

Vers trois heures, la colonne s'arrêtait dans le haut du faubourg de Paris et envoyait de divers côtés quelques coups de fusil et une vingtaine d'obus. Trois ou quatre de ces projectiles franchirent nos remparts et tombèrent dans la ville, mais n'y causèrent que des dégâts insignifiants.

A cinq heures, une reconnaissance de nos troupes faisait fuir l'ennemi, annonçant comme toujours son retour pour aujourd'hui.

La population n'a été nullement impressionnée par cette démonstration et l'autorité militaire peut compter, le cas échéant, sur son énergique concours.

L'heure est sans doute proche où le courage de tous va être mis à une solennelle épreuve !

Protestation des membres du Conseil général du Nord.

Nous avons publié, il y a quelques jours, la protestation des membres du Conseil général du Nord; un changement ayant été apporté dans la rédaction de ce document, nous en reproduisons le texte suivi des signatures :

Les anciens membres du Conseil général du Nord soussignés, considérant que si le décret du 25 décembre se fût borné à dissoudre les conseils généraux en ordonnant la formation régulière de nouveaux Conseils, ils se fussent, sans discuter la mesure, rapportés avec déférence au jugement de leurs électeurs ;

Considérant qu'au Conseil général librement choisi par les électeurs du département, il appartient non-seulement de voter les centimes départementaux, mais encore d'en arrêter la disposition et de régler les affaires du département ;

Qu'il entre dans ses attributions d'arrêter les comptes du préfet et de contrôler ses actes, et qu'il serait dérisoire de remettre au préfet la composition de ce Conseil ;

Considérant que si l'intérêt de la défense nationale peut légitimer tous les actes qu'elle nécessite, il n'en est pas ainsi d'une mesure non motivée qui anéantit les derniers pouvoirs émanés du suffrage universel pour y substituer un régime de bon plaisir ;

Considérant que les Conseils généraux loin de contrarier la défense nationale, s'y sont associés avec empressement par leurs actes et les emprunts qu'ils ont votés ;

Déclarant protester contre le décret du 25 décembre, de la défense nationale, en tant qu'il ordonne le remplacement par des Commissions des Conseils généraux des départements.

Ont signé :

MM. le marquis d'Aoust, à Guincy.

Béhaghel, à Cassel ; Beek, juge-de-paix à Steenvoorde ; Bieswal, juge-de-paix, à Hazebrouck ; Boulanger, juge au tribunal de Valenciennes ; Jules Brame, ancien député.

Carlier, président de la chambre de commerce de Dunkerque ; Pierre Catteau, à Roubaix ; Chombart, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats ; De Colnet, à Dompierre ; De

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.
DU 25 JANVIER 1871.

— 6 —

LES DEUX FEMMES

DE L'EMPEREUR

NOUVELLE HISTORIQUE

Chapitre VI

LE RÊVE DU BONHEUR.

SUITE

Elle leva lentement la tête et attacha sur lui un étrange et triste regard, sous lequel Joseph fut saisi d'une anxiété inexplicable. Puis, les yeux longtemps fixés au ciel, elle pria tout bas, à en juger par le mouvement de ses lèvres.

» Dis-moi la vérité, répéta-t-il d'un ton solennel : m'aimes-tu ?

Tout à coup Isabelle rougit et se dégagea de ses bras avec un sourire ravissant.

« Ce n'est pas avec des paroles qu'on répond à une pareille question, dit-elle, car l'amour a sa propre langue. Viens écouter ma réponse ; et tu la comprendras, si ton cœur comprend la langue de l'amour.

Et, légère et gracieuse comme une sylphide, elle rentra dans le salon de musique; Joseph la suivit, les yeux rayonnants de bonheur. Elle s'assit d'abord au piano et en tira quelques accords.

« Non, dit-elle ; c'est un instrument par trop terrestre. »

Et, s'approchant de la table, elle ouvrit une boîte et en tira son violon qu'elle avait apporté de Parme.

« O Isabelle, c'est l'instrument que je préfère, s'écria Joseph au comble de la joie.

— Le violon seul rend le langage de l'âme et du cœur humain. »

Et elle se mit à jouer.

Joseph, debout devant elle, la contemplait avec une félicité indicible, Absorbé dans cette contemplation, il ne voyait qu'Isabelle et n'écoutait pas cette musique tantôt gaie, légère, folâtre, pleine de ravissement, de délire, d'enthousiasme ; tantôt grave, mélancolique, émouvante, sombre et empreinte de la plus profonde tristesse. Et tout ce qu'exprimait tour à tour l'archet d'Isabelle se trahissait sur son visage inspiré et se reflétait sur les traits de l'archiduc. Des larmes coulaient sur les joues de Joseph à son propre insu et au milieu de sa félicité ; une tristesse inexprimable se glissa dans son cœur aux accents plaintifs, déchirants de cette musique pénétrante. Tout à coup il cessa de voir Isabelle, sans se douter que ses larmes seules en étaient la cause. Dans son exaltation, il s'imagina qu'elle lui était miraculeusement ravie, et un soupir convulsif s'échappa bruyamment de sa poitrine; il se couvrit le visage de ses deux mains et tomba sur son siége.

Ce soupir douloureux saisit Isabelle d'un léger tremblement, dissipa ses rêves où la fécilité se mêlait à la souffrance et la rappela à la réalité. Elle regarda Joseph avec une poignante compassion et un sourire d'angélique douceur. Elle continua de jouer, mais en passant peu à peu des accents tristes et plaintifs aux accents de la joie et du bonheur.

A cette ravissante harmonie, le visage de Joseph se rasséréna, et ses regards brûlants rencontrèrent ceux d'Isabelle.

« La musique que Gluck a composée pour notre mariage ! » s'écria-t-il. Et, dans son ravissement, il se précipita vers Isabelle, la prit dans ses bras et la pressa sur son cœur, sans s'inquiéter ni de l'instrument, ni du morceau commencé.

« Je te remercie, Isabelle, reprit-il d'une voix tremblante de joie et d'attendrissement. Tu as raison ; l'amour a sa propre langue, et tu m'as répondu dans la langue de l'amour. Oh! je te remercie et jamais je n'oublierai ce moment! »

Il lui couvrit le visage de baisers. Isabelle, qui reposait silencieuse et souriante dans ses bras, tenant toujours son violon à la main, le laiss faire.

« Oui, je t'ai comprise : tu m'as dit que tu m'aimes, et à présent je me sens invulnérable, fort et puissant comme un dieu.

— Pourtant j'ai vu que le dieu versait des larmes. Pauvre ami, pauvre mortel, les dieux ne connaissent pas les larmes; les pleurs sont l'acte de baptême de notre humanité.

— Oh! la félicité peut faire pleurer les dieux aussi, et c'est elle qui m'a arraché des larmes!

— Veuille le Ciel ne plus t'en faire verser d'autres! dit-elle cordialement. — Mais écoute, j'entends sonner 8 heures, et nous avons promis à l'impératrice de ne pas manquer aujourd'hui comme hier à sa soirée et d'être ponctuels. Elle nous attend déjà; dépêchons-nous donc de faire notre toilette.

— Pourquoi prendrais-tu cette peine? N'es-tu pas toujours la plus belle et la mieux mise? Viens. donne-moi le bras; avec ta robe blanche et ton bouquet de roses, tu éclipseras tautes mes sœurs. Viens! »

Il voulut lui prendre le bras, mais elle le repoussa doucement et lui fit une profonde et cérémonieuse révérence.

« M. l'archiduc, dit-elle en souriant, nous venons, il est vrai, de bannir la sévère étiquette de notre balcon et de ce salon ; mais vous savez bien qu'elle nous attend à la porte pour nous accompagner, avec une dignité solennelle, chez l'impératrice régnante. Dame étiquette ne me pardonnerait jamais si j'osais m'approcher d'elle dans un semblable négligé, et elle détournerait les yeux avec horreur si vous vous présentiez sans étoiles et sans ordres. Dépêchez-vous donc, M. l'archiduc, d'aller endosser un digne costume espagnol ; j'aurai l'honneur de vous attendre ici, en grande toilette, dans un quart d'heure. »

Elle répéta sa révérence avec un ravissant sourire mutin. Joseph, s'associant à sa plaisanterie, prit une mine sérieuse et solennelle, s'approcha sur la pointe des pieds et lui baisa la main avec une grâce et une décence parfaites, comme font les danseurs dans un ballet.

« Mme l'archiduchesse, dit-il ensuite, j'aurai l'honneur de me conformer à vos ordres, afin de ne froisser ni mon auguste mère, ni dame étiquette. Adieu, et faites-moi la grâce d'attendre ici votre serviteur le plus humble. »

Il fléchit le genoux devant elle, à l'espagnole, et baisa le bord de sa robe. Puis il se retira à reculons jusqu'à la porte de ses appartements, où il s'arrêta pour s'incliner encore profondément devant Isabelle. Mais, oubliant tout à coup l'étiquette, il courut à elle, la serra passionnément dans ses bras et lui donna de nouveau baiser sur baiser.